de similitude n'est encore qu'une idée préconçue, à laquelle on ne peut guère accorder d'autre valeur que celle d'une hypothèse possible; il s'agit de la prouver en montrant qu'elle ne se manifeste pas seulement dans les effets du quinquina, mais qu'elle appartient au mode d'action des diverses substances médicamenteuses. Il s'agit de lui donner le caractère de la plus grande certitude par une expérimentation longue. Hahnemann s'y dévoue tout entier. Doué d'une santé parfaite, il consent à se constituer pendant plusieurs années en état permanent de maladie. Il essaie successivement l'action des spécifiques déjà connus, et constate pour chacun cette propriété remarquable de produire sur lui un ensemble de phénomènes analogues aux groupes de symptômes contre lesquels on voit, dans les auteurs, qu'ils se sont montrés efficaces. Il compulse tout ce qui a été écrit sur l'action des drogues simples, les empoisonnements aigus, les lentes intoxications, et voit toujours ces observations confirmer pleinement le résultat de ses propres essais. Enfin, pour faire la contre-épreuve de son expérimentation, il administre à des malades les substances qui mettent l'homme sain dans un

état semblable au leur. Les succès cliniques viennent donner à cette loi thérapeutique une dernière et irréfragable sanction (1).

Voilà donc enfin le galénisme et ses œuvres irrévocablement jugés par la double voie de l'expérimentation et de l'expérience. Voilà tout l'arsenal thérapeutique des vieilles écoles réduit à sa juste valeur, c'est-à-dire au néant.

Non, des folles conjectures de la médecine antique, des pseudo-doctrines du moyen-âge, non plus que du brownisme, du rasorisme, du broussaisisme, il ne restera rien désormais que le triste souvenir de leurs extravagances et des maux qu'ils ont produits. La médecine *expectante,* négation de toute médecine, en avait déjà fait justice en prouvant que la seule force médicatrice de la nature était la raison de tous les prétendus succès dont se glorifiaient les méthodes actives.

La vaste érudition de Hahnemann s'est d'ailleurs chargée de nous démontrer que toutes les guérisons remarquables rapportées dans les auteurs, et que la nature seule n'aurait pu produire, avaient toujours été l'œuvre fortuite

(1) Aug. Rapou, Histoire de la doctrine médicale homœopathique, tome 1, page 390.

de remèdes homœopathiques administrés par l'empirisme.

Aussi la *loi des semblables*, justifiée par l'histoire de faits innombrables et vérifiée depuis sa découverte par des milliers d'expériences, est définitivement substituée, dans l'esprit des hommes de bon sens et de bonne foi, au trop fameux adage : *Contraria contrariis curantur.*

Le code entier de la thérapeutique moderne se réduit à ce précepte : *Administrer pour guérir le médicament qui produit sur l'homme sain l'ensemble des phénomènes le plus semblable à l'ensemble des symptômes présentés par le malade.*

Mais ce précepte impliquant une connaissance approfondie de tous les effets produits chez l'homme en santé par chacune des substances médicamenteuses, refaire la matière médicale tout entière sur cette base absolument nouvelle était une œuvre immense et de première nécessité.

Or, ce fut à ce travail gigantesque, poursuivi sans relâche par les disciples de Hahnemann, que l'immortel fondateur de la loi des semblables consacra trente ans de sa vie.

§ III.

Dynamisation des médicaments.

Ce qui constitue surtout l'immense supériorité de l'homœopathie sur l'ancienne école, c'est l'avantage qu'a la première de procéder toujours de l'expérimentation à l'expérience, tandis que l'autre n'a pour guide que l'expérience elle-même, cette *fallacieuse* dont parle Hippocrate et dont il se défiait avec tant de raison.

Si nous avons eu le bonheur de nous faire comprendre dans notre précédent paragraphe, ceci mérite à peine de nouvelles explications.

En effet, l'on sait déjà que tandis que l'allopathie n'emprunte qu'à d'équivoques traditions, les drogues si souvent bizarres ou dégoûtantes qu'elle administre aux malades, nous ne nous servons jamais que de substances simples dont l'épreuve, un grand nombre de fois réitérée sur l'homme sain, nous a révélé toutes les propriétés. De là résulte que dans le cas même où il s'agit d'un médicament que nous employons pour la première fois, nous

savons d'avance d'une manière certaine tous les effets que nous en pouvons attendre.

En allopathie, au contraire, à moins de donner une extension forcée et paradoxale à cette maxime d'Iamblique : « la médecine est fille des songes, » je soutiens qu'il est impossible d'expliquer autrement que par le hasard ou la fantaisie l'introduction dans la thérapeutique d'un médicament nouveau. Mais suspendons ces réflexions critiques que le temps justifie chaque jour et que le bon sens public, nous en avons l'espoir, ne tardera point à rendre superflues.

Lorsque Hahnemann prit le parti héroïque d'expérimenter sur lui-même les substances toxiques dont il lui importait tant d'établir la pathogénésie, une double considération le porta tout d'abord à réduire de beaucoup pour ses essais les doses auxquelles ces substances étaient habituellement prescrites. Il sentit d'une part, en effet, que sans cette précaution sa santé, quelque bonne qu'elle fût, ne résisterait pas longtemps à de quotidiennes intoxications; d'autre part, une sorte d'intuition, critérium du génie, lui disait que l'action propre, spécifique des remèdes, s'ils en avaient une,

devait être autre que ces désordres violents provoqués par les doses massives.

L'observation à cet égard justifia bientôt ses prévisions.

Il reconnut que non-seulement les médecins se méprenaient sur ce qu'ils avaient regardé jusqu'alors comme l'action propre des médicaments, mais encore que les commotions organiques provoquées par les doses énormes auxquelles on prescrivait ceux-ci, empêchaient cette action propre de se produire, à tel point qu'on n'avait jamais dû l'observer. Voici dans quels termes Hahnemann s'explique sur ce sujet dans la préface de sa matière médicale:

« Quant à ce qui concerne, dit-il, la durée d'action assignée à chaque substance médicamenteuse, et que j'ai cherché à déterminer par des expériences multipliées, je dois faire remarquer à cet égard qu'elle ne peut jamais avoir lieu quand on administre le médicament à grande dose et dans un cas de maladie auquel il ne convient pas. Dans l'une comme dans l'autre circonstance, cette durée s'abrége beaucoup, parce que la nature se décharge en quelque sorte du médicament par les évacuations qui surviennent (saignement de nez et

autres hémorrhagies, coryza, flux d'urine, diarrhée, vomissement ou sueur), en sorte que sa vertu se dissipe avec promptitude. Le corps vivant l'expulse rapidement de cette manière, comme il a coutume de le faire pour les miasmes des maladies contagieuses, lorsqu'il affaiblit et chasse en partie cet ennemi par le vomissement, la diarrhée, des hémorrhagies, un coryza, des convulsions, la salivation, la sueur ou autres mouvements et évacuations. De là vient que, dans la pratique ordinaire, on ne connaît ni les effets particuliers ni la durée de l'action de l'émétique, du jalap, etc., parce qu'on n'administre ces substances qu'à des doses dont l'excès pousse l'organisme à s'en débarrasser promptement. C'est seulement lorsqu'elles ne produisent pas cet effet, c'est-à-dire quand elles ne provoquent pas d'évacuations, qu'on voit apparaître les accidents purs, souvent fort considérables et de très longue durée, mais qu'il est fort rare qu'on observe et plus encore qu'on signale.

« Le vomissement par deux ou trois grains d'émétique ou vingt grains d'ipécacuanha, la purgation que produisent trente grains de jalap, les sueurs que provoque une poignée de

fleurs de sureau prise en infusion, sont moins des effets propres à ces substances qu'un effort partant de l'organisme pour éteindre le plus promptement possible leur action particulière.

« Voilà pourquoi les très petites doses que prescrit la médecine homœopathique ont un effet immense, car elles ne sont point assez fortes pour que l'organisme se trouve forcé de s'en débarrasser par des mouvements en quelque sorte révolutionnaires, comme sont les évacuations dont je viens de parler (2). »

Ce fut donc en atténuant progressivement les doses des substances qu'il essayait sur lui-même que Hahnemann, pour rendre, selon ses vues, ses expériences de plus en plus parfaites, fut conduit, sans y penser peut-être, à découvrir ce qu'il nomma depuis la *dynamisation* des médicaments.

Cette découverte, la plus extraordinaire, sinon la plus importante, qu'il ait faite et qu'on ait jamais faite, est encore aujourd'hui regardée à tort par le vulgaire comme le fait-principe de l'homœopathie. Aussi, le merveilleux phénomène de la dynamisation sert-il inces-

(1) Traité de matière médicale pure, tome 1, page 5.

samment de point de mire aux traits émoussés de la vieille école. Heureusement, les railleries et les sarcasmes sont aussi impuissants que les sophismes comme l'immuable évidence d'un fait. Et si pendant un certain temps Hahnemann n'eut, comme jadis Galilée pour dédommagement de ses pénibles recherches que la douloureuse satisfaction d'avoir seul raison contre tous, l'admiration de nombreux disciples ne tarda point à lui présager l'assentiment universel et le jugement de la postérité.

La dynamisation consiste dans une série d'opérations dont le double objet est de réduire presque à l'infini les doses des médicaments et d'augmenter l'action thérapeutique inhérente à leurs molécules, en raison directe de l'extrême division de ces molécules elles-mêmes.

Tout le monde connaît les règles de ces opérations. Le principe en est le même pour tous les médicaments.

Étendre par la trituration ou par la dissolution une partie de substance médicamenteuse, dans cent parties de sucre-de-lait ou d'alcool (1); incorporer de la même manière un

(1) Le sucre de lait n'ayant absolument aucune propriété, est parfaitement approprié à cet usage. Il en est de même de

centième de ce premier mélange dans cent fois son poids d'une des deux substances inertes que nous venons de désigner ; procéder exactement de même pour un troisième, pour un quatrième, pour un dixième mélange, tel est le mécanisme de l'effrayante progression décroissante à laquelle sont soumis les remèdes dont se sert l'homœopathie.

Chacun des mélanges effectués suivant ces règles, porte, avec son numéro d'ordre, le nom de la *dilution*.

La trentième dilution contient un DÉCILLIONNIÈME, en poids, du médicament incorporé dans la première.

Or, le plus imperceptible fétu dont le microscope puisse révéler l'existence, l'atôme impalpable, invisible et presque impondérable qui flotte dans un rayon de soleil, sont des mondes par leur volume auprès d'un *décillionnième* de grain de quelque matière que ce soit. Et ce seront pourtant de semblables *doses* de mercure, de chaux, de soufre, ou d'arsenic, qui

l'alcool, qui aux faibles quantités ou il entre,, soit dans les potions, soit dans les globules, est sans effets appréciables. Le sucre de lait sert à la dynamisation des substances insolubles, notamment des métaux. Encore à partir de la quatrième dilution, est-il, dans tous les cas, remplacé par l'alcool.

suffiront souvent pour enrayer la marche d'une maladie mortelle, pour opérer le miracle d'une guérison désespérée !

La raison (je le comprends pour l'avoir éprouvé), la raison la mieux assise, la plus froide dans ses déductions, la plus libre de préjugés, se révolte de prime abord à de telles allégations. Mais viennent les faits, et la raison s'incline. Forcée de croire en dépit d'elle-même au témoiguage des sens, c'est alors qu'elle se reploie dans ses souvenirs, et finit par reconnaître, comme pour absoudre sa foi, qu'en définitive, l'univers abonde en faits analogues à cette action si prodigieuse des doses homœopathiques.

A la vérité, les analogies sont des preuves récusables et toujours insuffisantes pour établir la réalité de phénomènes qui, d'ailleurs, n'ont besoin d'autres preuves de leur existence que leur existence même ; mais les analogies ont du moins l'avantage d'éloigner les préventions, et de faire entrer dans la voie directe de l'expérimentation, les hommes sincères qui doutent encore, mais qui ne demandent qu'à s'éclairer.

Qu'il nous soit donc permis d'en signaler quelques-unes.

La propriété délétère de certaines odeurs, dont le principe échappe aux plus délicates investigations de la chimie, est un fait notoire, que personne ne conteste, et dont personne même ne s'étonne, tant sa fréquence nous l'a rendu familier. Qui pourtant nous dira *le poids* des effluves qui s'élèvent de quelques fleurs d'héliotrope ou d'un bouquet de jacinthe?

Le miasme des marais, ce redoutable et subtil agent de la fièvre pernicieuse, n'échappe-t-il pas tellement à nos sens que, sans l'incontestable rapport de son origine et de ses effets, personne n'en eût jamais soupçonné l'existence (1) ?

Qui a vu, qui a palpé, qui a saisi dans son vol ce terrible principe du choléra que les vents d'est nous apportent des rives du Gange, son berceau, et dont la réalité matérielle ne rencontre pourtant que très peu d'incrédules ?

A quelle fraction homœopathique assimilera-t-on, pour la quantité, l'air imprégné d'émanations varioliques ou pestilentielles que

(1) Le célèbre professeur Folki, de Rome, a récemment *prouvé* par des expériences eudiométriques, que l'atmosphère des marais-pontins ne contient rien de nuisible à la santé, rien qui ne se trouve dans l'atmosphère des lieux les plus salubres.

peut contenir une lettre, et qui néanmoins a plus d'une fois suffi pour porter à des distances énormes la maladié dont il recélait le germe?

Rappelons-nous les expériences de Spallanzain et celles de Fontana. L'un féconde artificiellement des animaux au moyen de quelques gouttes de sperme étendues dans de grandes quantités de véhicules divers; l'autre cause la mort instantannée d'un passereau en lui inoculant *un millième de grain* de venin de vipère.

Combien faut-il d'atômes de virus syphilitique pour transmettre la syphilis? Combien de virus rabieïque pour inoculer la rage? La dent du chien qui la communique à l'homme ne parvient souvent à la peau qu'essuyée par le tissu des vêtements qu'elle traverse. Moins d'un millième d'une goutte de la salive de l'animal est peut être seulement déposée dans la plaie. Encore faut-il observer que loin d'être le virus lui-même, cette salive n'en est que le véhicule, ce qui positivement réduit aux proportions des infinitésimaux homœopathiques, la quantité absorbée du liquide intoxicant. Et cependant l'infection s'opère, le mal s'incube, il se développe sourdement, les crises éclatent et la mort leur succède!

Mais à quoi bon nous arrêter plus longtemps à ces aperçus particuliers qu'il nous serait si facile de multiplier presque indéfiniment? Ils se résument tous dans un fait général sur lequel nous supplions nos lecteurs de concentrer leur attention; fait d'une immense valeur en physiologie comme en physique et qui peut se rendre ainsi :

Les propriétés dynamiques (1) *inhérentes aux substances matérielles sont en raison inverse de la cohésion de ces substances.*

D'où il résulte :

1° Que les corps les plus essentiellement doués d'action modificatrice relativement aux êtres animés sont ceux chez lesquels la cohésion est nulle et qui tendent sans cesse à se volatiliser;

2° Qu'en détruisant artificiellement la cohésion des solides fixes, on sera presque certain de développer dans ces derniers des propriétés qui jusqu'alors y étaient restées latentes.

Or, la dynamisation homœopathique est précisément la vérification de ce principe que je

(1) La pesanteur exceptée.

présente à son tour comme devant servir de base aux règles de la dynamisation.

Si cette dernière, en effet, ne fait qu'ajouter à la raréfaction spontanée, ou, ce qui revient au même, à la virtualité médicamenteuse naturellement dévolue au mercure, à l'antimoine, à l'arsenic, au camphre, à toutes les plantes aromatiques, à toutes les substances volatiles en un mot, elle crée littéralement l'action médicatrice de l'or, de l'argent, du platine, de la silice, du corail, du lycopode, etc., puisque cette action médicatrice n'existerait pas sans elle (1). Ne serait-il donc pas rationnel d'en conclure que si la dynamisation, seulement utile à certaines substances (car nous admettons son utilité dans tous les cas), est absolument indispensable à d'autres substances, elle doit être généralement poussée plus

(1) Quelques écrivains, et notamment M. Auguste Rapou, ont émis sur l'essence même de la dynamisation, une opinion que j'ai moi-même longtemps partagée. Selon ces médecins, la matière inerte mêlée au médicament ou triturée avec lui, en contracterait les propriétés au point de devenir elle-même matière médicamenteuse. Ainsi, s'expliquerait suivant eux, la transmission de dilection en dilection, des propriétés de la substance mère. Cette hypothèse est sans fondement, et je n'hésite point à la croire fausse. Le secret de la dynamisation est exclusivement dans la division de la matière.

loin à l'égard de celles-ci que lorsqu'il s'agit des premières (1).

Il est à remarquer que la puissance d'expansivité naturelle à certains médicaments, et développée dans les autres par la dynamisation, semble s'exercer dans l'économie vivante aussi bien que dans tout autre milieu. De là, sans doute, les effets généraux si promptement déterminés par les préparations homœopathiques, contrairement à l'action presque toujours purement locale des remèdes allopathiques ; de là, en outre l'appropriation des dilutions élevées au traitement des affections diffuses et dans lesquelles prédominent les symptômes nerveux, tandis que les altérations organiques sembleraient plutôt réclamer l'emploi des basses dilutions.

Ceci nous conduit naturellement sinon à formuler des préceptes absolus, du moins à exprimer notre opinion personnelle relativement aux doses homœopathiques.

(1) Il est à remarquer que les praticiens sont assez disposés à suivre une règle inverse, c'est-à-dire qu'ils emploient volontiers les très hautes dilutions des substances naturellement toxiques, et les basses dilutions des substances naturellement inertes, ce qui est un contre sens.

Et d'abord commençons par avouer qu'à cet égard, la plus entière anarchie, la plus déplorable confusion règnent parmi les praticiens. Le choix de telle ou telle dilution, des gouttes ou des globules, des potions ou des poudres, ne paraît être de la part de chacun d'eux qu'une affaire d'habitude, contractée sans raison et routinièrement suivie. Les uns (c'est le plus grand nombre des homœopathes allemands) s'obstinent à ne prescrire que les teintures mères et les quantités massives sous le vain prétexte que Hahnemann (qui à cette époque n'avait pas encore découvert la dynamisation) n'écrivit que sous l'influence de pareilles doses la plupart des pathogénésies consignées dans sa *matière médicale*. Les autres, le docteur Gross à leur tête, poussant jusqu'au fanatisme l'exagération des idées du maître, n'emploient que les dilutions excessives dites *dilutions korsakoviennes*, c'est-à-dire des médicaments cinq à six mille fois dynamisés! Les premiers, en se laissant subjuguer par des réminiscences allopathiques, ou peut-être, en sacrifiant, par une sorte de déférence injustifiable, aux préjugés de l'ancienne école s'aliènent volontairement les fruits d'une magnifi-

que découverte; tandis que les derniers effraient inutilement l'opinion publique par l'invraisemblance presque fantastique de leurs procédés (1)!

C'est entre ces deux méthodes extrêmes que nous allons essayer d'établir celle que nous suggèrent à la fois le raisonnement et l'expérience.

Mais commençons par déclarer que nous prenons pour point de départ cette vérité pratique, à laquelle nous avons annoncé déjà que nous donnions pleine adhésion, à savoir que, si la dynamisa ion n'est pas absolument indispensable à certains médicaments, elle est utile à tous, et ajoute, dans tous les cas, à leur efficacité.

On sait en effet que tel médicament, dans telle maladie donnée, a souvent produit, dynamisé, des résultats qu'on lui avait demandés en vain avant sa dynamisation. J'ai vu, pour

(1) Si j'adresse aux dilutions *Korsakoviennes* le reproche de fournir des armes aux adversaires de l'homœopathie, et d'aiguiser contre elle les traits de la satire, je me garde, néanmoins, de les déclarer *absurdes*. Je sais trop bien que les infiniment petits sont, à l'égal des infiniment grands, inaccessibles à l'entendement humain, et qu'en principe, la six-millième dilution n'est pas plus *absurde* que la dixième.

mon compte, quelques globules de *seigle ergoté,* à la douzième dilution, arrêter presque instantanément une métrorrhagie passive durant depuis plusieurs mois, et contre laquelle avait constamment échoué le même médicament administré en nature, à diverses reprises, à la dose de douze grains. J'ai vu également l'*étain* prescrit à la trentième dilution, déterminer l'expulsion de quantités énormes d'ascarides chez un enfant, inutilement soumis depuis trois mois à l'usage de vermifuges allopathiques. C'est à chaque instant que les praticiens ont à constater de semblables faits.

Remarquons d'ailleurs que des faits contradictoires à ceux que j'allègue sont encore à se produire, c'est-à-dire que jamais, pour aucun médicament connu, la puissance des doses massives n'est venue infirmer après coup la supériorité de dilutions convenablement choisies.

Nous comprenons d'autant moins ceux qui préconisent exclusivement l'usage des premières, qu'ils se privent ainsi de ressources thérapeutiques tellement importantes que sans elles, nous le déclarons hautement, nous éprouverions journellement dans notre pratique d'in-

vincibles embarras. Par quoi remplacer, en effet, le charbon, la silice, le lycopode, etc., etc., toutes substances qui ne sont médicaments qu'au prix d'être dynamisées?... Donnera-t-on d'un autre côté par grammes ou par centigrammes les venins purs du crotale et du trigonocépale-lachésis?

La prédilection accordée aux doses massives émane certainement de notions incomplètes sur les médicaments, ou d'idées fausses sur les maladies.

« Que prescririez-vous, me demandait un jour un allopathe, à un malheureux qui viendrait d'avaler vingt grammes de vitriol? — Trente grammes de magnésie, répondis-je sans hésiter.

— Pourquoi donc pas quelques décillionièmes? me dit en raillant mon interlocuteur.

— Parce qu'avant de combattre la maladie, il importe d'en détruire la cause, lorsque cette cause existe encore; parce que, en prescrivant trente grammes de magnésie, je ne fais point de la médecine, mais de la chimie; parce que, dans le cas dont il s'agit, ce n'est ni à l'âge ni au sexe, ni à la constitution, ni au tempérament, ni même aux douleurs du malade, mais